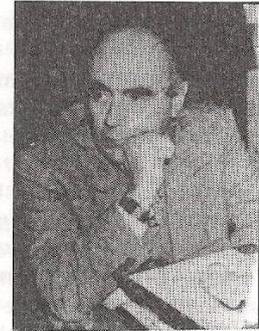


## Unicité originelle des dialectes arabes

**“Le dialecte maghrébin, comparé aux patois du Proche-Orient, est une marque de l’unicité originelle de la langue parlée Arabe”**



par le professeur Abdelaziz Benabdellah

L'Organisme dit "les langues de l'Orient" a édité une collection d'études sur les langues afro-asiatiques dont "l'Introduction à l'Arabe Marocain", élaborée par le professeur Louis Brunot, en 1950. Cet éminent spécialiste des dialectes maghrébins a fait l'historique de l'implantation de l'Arabe au Maroc. Il précise qu'un fait capital domine l'histoire du pays et l'a marquée d'une façon indélébile. C'est son islamisation et comme corollaire son arabisation qui débutèrent au VII<sup>e</sup> siècle. "Il faut, dit-il, mettre l'accent sur cette connexion étroite qui existe dans l'esprit des Maghrébins entre la religion et la langue. "L'Afrique du Nord présente cette particularité psychologique d'être rebelle à toute différenciation entre la langue et la religion; tout progrès social ou individuel s'accomplit inmanquablement dans le sens d'une islamisation plus parfaite, qui va de pair avec une connaissance plus approfondie de la langue arabe. Le Maghrébin musulman en général, et plus fortement encore le Marocain, voit dans l'Arabe une langue divine, celle du Coran, une langue supérieure. Monsieur Brunot affirme que, si l'on tient compte de la connexion inévitable et constante, qui existe au Maghreb entre la religion islamique et la langue arabe, on voit déjà quelle emprise la nouvelle langue, venue d'Orient, pouvait avoir sur le domaine, jusqu'alors réservé exclusivement au Berbère et le retentissement que pouvait avoir, dans la suite des siècles, sur le terrain linguistique du Maroc, la conquête arabe. "La victoire de l'arabe était inéluctable et son ampleur devait se mesurer à celle de la victoire religieuse et sociale. La création de Fès, tout au début du IX<sup>e</sup> siècle par Moulay Idriss II, marque le début d'une réelle arabisation et d'une efficace islamisation du Maroc. C'est ainsi que fut fondé le premier foyer d'Arabisation du Maghreb El Aksa. Des écoles de toutes sortes s'y installèrent et firent de Fès, jusqu'à nos jours, un des phares de l'Islam. La capitale idrisside qui reçut des contingents d'émigrés andalous arabise tout le Nord-Ouest du Maroc, qui était Ber-

bère ; et les tribus les plus voisines du Sud et de l'Etat berbère également. D'autres villes furent créées, à l'instar de Fès, grâce à des apports andalous et qui constituèrent d'autres foyers d'Arabisation "presque exclusivement citadins". Quant aux plaines maghrébines, elles furent arabisées par les Béni-hilal au XII<sup>e</sup> siècle, puis par les Maâqil. L'essentiel dans cette seconde invasion arabe est que-précise notre éminent philologue-cette arabisation fut le fait d'une invasion ethnique par des musulmans qui parlaient l'arabe, se fondirent avec les autochtones et s'installèrent dans des steppes à peu près vides. Ainsi, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, une moitié ou plus de la population en montagnes, parle "le berbère" ; le reste, dans les villes et les plaines qui encerclent la montagne parle l'arabe. L'homme "berbère" ne pouvait échapper à l'influence de la ville, car il se déclarait musulman, plus réellement et plus profondément musulman que les bédouins et les bédouinisés des plaines, plus que les citadins eux-mêmes. On se rend compte des progrès de l'arabe, au seul examen du lexique des "dialectes" berbères ; nombreux sont les mots arabes que ces dialectes ont dû adopter, les tribus berbères qui, au voisinage des villes ou des tribus arabes, deviennent facilement bilingues et ce phénomène prend, chaque jour, plus d'ampleur, grâce à la sécurité et la facilité des communications. Des bourgades et des villes qui se fondent en zone berbère, s'arabisent inmanquablement. Là où le berbère est éliminé, toute tentative de reberbérisation reste vaine, car "c'est un fait évident, comme le remarque Monsieur Colin, que la destruction linguistique du berbère devant l'arabe a toujours un caractère définitif". Jusque-là notre célèbre arabisant a su mettre en relief, avec un heureux succès, des dominantes de l'évolution de la langue arabe, dans les pays du Maghreb et de l'assimilation, par ce véhicule de la plupart des données, qui impriment à une langue sa force et son expansion. Mais, entraîné dans une malencontreuse déviation qu'il veut imprégner d'une allure scientifique, il croit devoir nier

l'existence de toute relation entre l'arabe marocain et l'arabe classique. "Une langue locale comme la langue marocaine - affirme - t-il - est aussi indépendante du classique que l'italien moderne l'est du Latin de Cicéron. On peut, et scientifiquement on doit l'étudier en soi, sans le relier constamment à une langue uniquement écrite qu'on lui donne, par habitude irréfléchie, pour origine lointaine. "Partant de là, les arabisants au Maroc ont commencé par bannir la graphie arabe, sous prétexte que celle-ci a été créée pour une langue ancienne et orientale qui représente plus ou moins exactement la prononciation d'un passé linguistique inconnu qui convient peut-être à une langue classique, universelle, mais non parlée, du moins au Maroc. Cette graphie s'avère inapte dans le contexte de l'arabe marocain, "langue occidentale, et qui se parle sans s'écrire".

Il est vrai que le professeur Brunot a fait, dès le début de son étude, sans arrière-pensée, un mauvais pas en s'alignant sur certaines opinions érigées en doctrine par des philologues, représentant un secteur de l'Orientalisme contemporain et qui veulent élever un cloisonnement étanche entre l'arabe classique, "langue universelle du Monde cultivé musulman, langue écrite beaucoup plus que parlée, seul aspect de l'arabe qui mérite, aux yeux des musulmans le nom de langue arabe", et les autres langues parlées dans les diverses contrées du Monde Islamique. Certains linguistes arabisants prétendent que la langue du Coran ne représente ni le parler de la Mekke, ni les autres parlers arabiques, mais une "koiné" poétique comprise, en gros, depuis le centre de la Péninsule jusqu'au hedjaz et dans les steppes syro-irakiennes (Blachère, revue "les langues Modernes" ; Mai 1946). "C'est la révélation du Coran, dans cette "koiné", qui éleva cet idiome-conclut Monsieur Blachère - au rang de langue écrite et religieuse". Nous ne savons à quels sérieux arguments linguistiques, ni à quelles données historiques, ces arabisants se réfèrent-ils, alors qu'un fait indéniable, reconnu par tous les grands philologues, consiste dans l'affirmation unanime que la langue coranique est la somme des plus grands patois arabiques dont le parler de la Mekke et des autres tribus.

Une tradition authentique du prophète signale cette synthèse qui fait du Coran le creuset de toutes les tendances linguistiques en Arabie. Ce hadith précise que le Coran a été révélé en sept idiomes dont la langue de Koreich, langue surtout parlée aussi bien que les autres idiomes, l'écriture n'étant pas alors répandue et vulgarisée. Les Grands Linguistes devaient, pour étoffer leur parler classique et étayer les références de leur lexique, faire un long stage chez

les tribus éparses dans la masse des steppes arabiques. La langue, issue de ce dépouillement méthodique et de ce sondage scientifique, représente bien cette langue classique arabe dont la pluralité synonymique n'est pas le reflet de sa vitalité et des diverses nuances qui décèlent des termes, en apparence synonymes. Un fonds commun est la base de cette mosaïque linguistique et ce fonds concrétise l'origine des parlers arabes usités dans les diverses tribus du Monde arabo-islamique. Ibn Khaldoun n'a pas manqué de soulever ce problème dans sa Chronique générale (version arabe tome I page 488 à 497), en précisant que le parler arabe de son époque (XIV siècle) diffère de la langue modarite qui est la langue du Coran ; il souligne encore que les dialectes qui servaient, alors, de véhicule et d'instrument d'expression, dans les Amsar, ne furent pas inventés par ces peuples, mais seulement hérités de leurs ancêtres, modarites pour la plupart. Ibn Khaldoun conclut en affirmant que ce processus prouve l'origine arabe des parlers contemporains ; néanmoins, le brassage de peuples arabes installés dans les diverses contrées de l'Empire, après l'avènement de l'Islam, provoqua une certaine absorption du parler original. Ainsi, le berbère influa sur le parler arabe maghrébin dont la structure s'éloignait, en conséquence, de la langue classique. Le même phénomène se produisit en Orient où une partie des parlers arabes fut assimilée par le persan et le turc, et en Andalousie par les langues romaines. Le philologue maghrébin Ibn Khaldoun, connu par son objectivité et par ses vues judicieuses et sévères sur l'évolution de l'arabisme, dut ainsi reconnaître la parenté étroite et les affinités multiples, malgré certaines divergences de forme, entre le classique et l'actuel dans la linguistique arabe. En conséquence, le parler des peuples arabes ne fut que le prolongement, certes déformé et, parfois même, jusqu'à la confusion, du classicisme modarite, dont la langue koräichite du prophète fut un des reflets les plus vivants. En admettant même, avec Monsieur Brunot, que l'arabe classique n'était lui-même, à l'origine, qu'une super-langue d'initiés et de poètes, on ne peut accepter l'assertion gratuite, qui tend à taxer d'aberration ceux des orientalistes qui, par conviction, marquent les caractères originaux des dialectes, "les comparent régulièrement au classique comme à une norme, à une source". Cette méthode conforme aux principes de toutes sciences comparatives adoptées par d'éminents orientalistes, pour faire prévaloir l'existence d'un parallélisme étroit entre les dialectes et leurs origines, a été reconnue par Monsieur Brunot lui-même comme efficace, parce qu'elle atteint son but. Son inconvénient majeur, pour lui, est qu'elle suppose que le scrutateur de l'arabe marocain, par

exemple, connaît au préalable l'arabe classique. Ce qui revient à dire, d'après l'optique scolastique de notre vénéré arabisant, que l'ignorance des moyens scientifiques d'argumentation doit s'identifier à l'inexistence même du fait à démontrer. Nous ne cachons pas au noble professeur, qui a élaboré des ouvrages très documentés, que, nous aussi, nous avons fait nôtre la méthode comparative des Orientalistes, dans notre étude sur le processus de la linguistique arabe. Pour ne pas évoluer dans l'abstrait, nous allons prendre comme exemple de cette unicité foncière, l'évolution du parler tribal dans un district marocain quelconque, de souche ethnique arabe. Mais, préalablement, nous croyons utile, pour pouvoir transposer, avec efficacité, nos données dans le contexte marocain, d'esquisser un aperçu sommaire sur le facteur historique de cette évolution. Point n'est besoin de démontrer que la langue arabe a été, depuis un millier d'années, le seul instrument véhiculaire de la vie courante au Maroc, après des siècles de domination turque qui a mis à l'index la langue du Coran, dans certaines régions, ou l'a reléguée au second plan dans d'autres. Le Monde arabe s'est rendu compte de la dégradation de la terminologie arabe en retard sur les langues modernes. Au début du XXème siècle, les pays arabes, encore sous le joug ottoman, n'ont pu réaliser cet alignement de la langue arabe sur la linguistique occidentale, condition pourtant indispensable pour la survie de l'instrument de transmission internationale que fut la langue arabe au Moyen-Age.

Le Maroc demeure, néanmoins, le seul pays qui avait échappé à l'emprise de la "Porte sublime" et qui put, tout le long de son histoire médiévale et contemporaine, assurer la pérennité de la langue arabe et conserver sa pureté originelle. Nous avons précisé, dans une fresque sur le développement des dialectes marocains dans les diverses régions du Maghreb, que les patois maghrébins sont plus rapprochés de la langue littéraire antéislamique que beaucoup de dialectes du Monde Arabe. En établissant un parallé-

lisme entre nos dialectes maghrébins et le contenu des divers lexiques classiques, nous avons constaté l'originalité frappante des dialectes maghrébins qui ont gardé toute l'empreinte et toute l'allure des patois tribaux de l'arabe islamique. Nous avons surtout déduit, d'une comparaison substantielle entre des spécimens des dialectes citadins et des patois bédouins marocains, d'une part, et l'évolution étymologique de la langue classique, d'autre part, que la similitude est caractéristique entre les deux tendances de l'évolution historique de la linguistique arabe au Maghreb et chez le bédouin arabe. Nous nous sommes, surtout, ingéniés à procéder à un dépouillement, dans le patois citadin de Rabat qui est une somme de diverses influences (Andalouse, bédouine et classique) et dans le dialecte de la région de Rabat, à savoir la grande tribu des Zaërs : nous sommes ainsi parvenus à des résultats qui ne font que mieux asseoir notre opinion sur le purisme linguistique des dialectes maghrébins.

Des centaines de termes, gardant leurs allures classiques, évoluent, depuis près d'un millier d'années, dans l'orbite tribale, pourtant assez circonscrite, des Zaërs, qui conservent encore l'usage des mots et des expressions dont nous avons établi une longue liste et qui nous donnent l'impression saisissante de vivre au milieu d'une tribu orientale. Toutes les péripéties de la vie tribale, si mouvementée et si évoluée soit-elle, trouvent dans le patois Zaërs, pris comme exemple des autres dialectes, des moyens d'expression vivants et subtils. C'est là la preuve la plus éclatante d'un purisme que nous avons toujours essayé de mettre en relief, dans nos études comparatives très documentées, qui s'intègrent dans le cadre de nos recherches sur les divers aspects de la civilisation Maghrébine, tel notre lexique, élaboré en 1964, sur les "origines arabes et étrangères du dialecte maghrébin"; comparé avec les patois du Monde Arabe.